

Histoire de la civilisation moderne

M. Emmanuel LE ROY LADURIE, membre de l'Institut
(Académie des Sciences morales et politiques), professeur

Le cours de l'année 1993-1994 a porté sur les destinées « franco-suisse » de la famille Platter, entre 1499 et 1557. Thomas Platter l'ancien (1499-1582) sort d'un lignage très pauvre du Valais suisse-allemand ; groupe familial décimé par la peste, dont le père de Thomas lui-même fut victime. Des frères sont mercenaires au service étranger ; c'est aussi, par ailleurs, une famille en miettes, selon l'expression de Micheline Baulant, car l'enfant Thomas va de tante en oncle et de mère en cousin. Il a beaucoup souffert en tant que petit berger dans les montagnes alpines. Métier dur : le froid, le danger, les chutes. J'ai cité ailleurs le cas d'un personnage semblable, quoique plus récent. Les parents de Thomas Platter dès l'enfance voulaient en faire un prêtre. Sans doute la famille, ruinée vers 1500, avait-elle eu dans le temps une situation plus brillante, et qui pouvait donner pour ce garçon l'idée d'une vocation ecclésiastique. Quoi qu'il en soit les notations que Thomas Platter, après la réussite sociale, a dictées sur ses premières décennies de vie figurent parmi les très rares souvenirs d'un enfant paysan. On en retrouverait l'équivalent chez le capitaine Coignet, chez Jamerey-Duval. On envoie le petit Thomas mendier en Allemagne, dans l'espoir qu'il apprendra à lire sur les chemins et/ou qu'on n'en entendra plus parler de lui¹. L'enfant s'agrège donc à une bande de petits mendiants, contrôlés par des adolescents et jeunes marginaux à demi délinquants qui vivent (en partie) du chapardage des oies passantes ; ils subsistent aussi à partir d'un régime alimentaire qui parfois peut être convenable, mais qui peut tomber aux glands grillés comme aux pommes sauvages. Se déplaçant vers l'Est, Thomas a peut-être marché jusqu'en Hongrie. Il a certainement visité la Pologne silésienne et mi-germanique, notamment à Breslau ; il y fut le témoin des habitudes éthyliques de certains paysans polonais ; l'excès massif de bière, à l'époque, si contrastée, de leur compatriote Copernic.

1. Voir aussi dans le même esprit *Un banquier mis à nu*, NRF (récent).

A Dresde, si l'on en croit Thomas, les chambres où atterrisaient ces garçons étaient pleines de poux qu'on entendait grouiller dans la paille. A Breslau, la pouillerie des lits d'hôpital s'égrenait comme semence de chanvre, au point que Thomas préférait dormir à même le plancher. De temps à autre ayant épouillé sa robe et lavé sa chemise dans l'Oder, il enterrait les poux sous une croix ; par esprit de canular, ou de sérieux, ou les deux à la fois ?

Il voyagea ailleurs encore dans toute l'Allemagne, en recueillant ça et là de façon fugitive quelques bribes de latin, et en arrivant plus ou moins à lire, sinon à écrire. Puis, vers l'âge de 18 ou 20 ans, en Alsace qui fait alors pleinement partie du monde germanique, il rencontre enfin à Strasbourg, à Colmar, surtout à Sélestat, le maître qui à lui, Thomas, à ce garçon pouilleux va enseigner le latin, le grec, bientôt l'hébreu. Dès lors Thomas peut s'installer à Zurich, puis à Bâle, deux villes où il vit de leçons particulières payantes (il enseigne le latin, le grec, l'hébreu ; ce petit paysan est déjà devenu un homme de la Renaissance). Et comme ces leçons ne suffisent pas pour lui permettre de vivre, il travaille comme artisan cordier. Il lit sans cesse, même en fabriquant la corde, ce qui irrite son patron. Il lit la nuit, en mâchant du sable, pour se tenir éveillé. Le café n'était point en usage.

Puis il devient l'assistant-valet de chambre d'un médecin d'origine vénitienne, Epiphanius qui meurt assez tragiquement de peste. Du coup, Thomas Platter tente fortune à Bâle ; il y est d'abord simple typographe, puis il devient petit patron en fondant un atelier d'imprimerie, avec quelques salariés. C'est là qu'il trouve, si l'on peut dire, la chance de sa vie en imprimant, l'an 1536, la première édition (latine) de *l'Institution Chrétienne* de Calvin. Cela dit, il ne percera jamais dans le milieu des grands imprimeurs de Bâle, lesquels formeront parmi l'Europe savante de ce temps une sorte d'aristocratie dans l'impression latine, mais aussi grecque, hébraïque, allemande. Thomas Platter connaissait pourtant ces quatre langues sur le bout du doigt ; outre les dialectes alémaniques de Bâle et du Valais.

Parcourant d'un seul coup ce que d'autres en tant que famille n'accomplissent qu'au terme de plusieurs générations, Platter quitte progressivement le métier d'imprimeur pour suivre deux voies « parallèles », faut-il dire au sens non-euclidien de cet adjectif ?

La Robe ! D'un côté il devient pédagogue et fonde ou en tout cas rénove de fond en comble ce qu'on appellerait aujourd'hui le *Gymnasium* de Bâle, étant tout à la fois professeur d'hébreu, latin, grec, surtout latin-grec ; il est aussi maître de pension, en compagnie de sa femme qui fait bouillir la marmite pour une vingtaine de garçons. Et de fait Thomas Platter I^{er} devient l'un des grands pédagogues de la Renaissance occidentale, après l'Européen Érasme ; avant le Français Ramus, *alias* Pierre de la Ramée.

L'agriculture, d'autre part : ce même Thomas acquiert une propriété ter-

rienne suburbaine où il se livre à son hobby paysan : vergers, céréales, élevage...

De son mariage, Thomas le vieux a eu plusieurs filles, toutes mortes de la peste à des dates différentes, peste à Bâle, ville malsaine, mais aussi peste de grande banlieue ou de campagne. Il a eu d'autre part un fils, Félix, né en 1536, qui partant d'un niveau social plus élevé que son père, pourra de la sorte effectuer une carrière médicale et professorale tout à fait brillante.

*

**

Félix Platter, fils unique de Thomas et de son épouse Anna Dietschi naît donc en octobre 1536. C'est l'année où Thomas père imprimait de sa main *l'Institution chrétienne* de Calvin ; mais le typographe laissait entendre qu'un enfant, une fois né, on s'y attache de plus en plus ; tandis qu'un livre, une fois produit, il est derrière soi et l'on y pense moins ou si peu. *Habent sua fata libelli.*

Félix aura tendance (plus tard, parvenu à l'âge des Mémoires) à embellir socialement sa famille *a posteriori*, tant de père que de mère, bon et nombreux lignage de l'un ; connexions nobiliaires de la maman. Mais il oublie de dire que celle-ci (la mère) avait dû se placer, jeune encore, comme servante, et que son père avait mendié au cours de l'enfance. Les deux clans, les Platter et les Dietschi, avaient donc « plongé » avant de remonter.

Les parrains et marraines de Félix, en 1536, se recrutent dans l'Université, le patronat typographique, le négoce. Thomas Platter le père, en cela, ne sort pas des différents milieux sociaux dans lesquels il vit ou parmi lesquels il aspire à pénétrer. Par contre à l'étape suivante, quarante années plus tard, lors du baptême de ses nombreux enfants du second lit (Thomas Platter, devenu veuf, se remariera à 70 ans), les parrains et marraines de ce lit bis se recruteront presque exclusivement hors du secteur économique, dans la strate des robins et robines, tant d'Église, que d'Intellect ou de pouvoir local. Indice d'une ascension sociale, simultanément patiente et réussie.

*

**

La naissance de Félix fut une grande joie pour le cousin germain du « vieux Thomas ». Ce petit fait, banal, serait sans importance, si ledit cousin germain n'était pas lui aussi, au point de départ, un petit paysan pauvre du Valais, devenu à force d'énergie réformateur protestant, professeur de grec, et bibliothécaire (à Strasbourg). La Renaissance, toujours...

A 16 ans, l'an 1552, le jeune Félix Platter quitte Bâle à cheval (Thomas lui, ne voyageait qu'à pied, c'est donc un progrès) avec un compagnon de son âge

pour aller faire ses études de médecine à Montpellier, une ville qui demeure, au XVI^e siècle (même si les prétentions des Montpelliérains actuels à ce propos peuvent paraître irritantes à la longue) une ville qui demeure, disais-je, mise à part l'Italie (Padoue, etc.), le premier centre d'études médicales de l'Europe savante. Le trajet de Bâle à Montpellier a mené le jeune homme à travers Lausanne, Genève, plates formes et places protestantes ; puis vient la Savoie, alors annexée par la France ; puis Lyon et les petites villes de la vallée du Rhône ; ensuite Avignon, Nîmes, et Montpellier où Félix va rester cinq ans et demi comme étudiant en médecine. Il quitte Montpellier en mars 1557 et entreprend (assez brièvement, quand même) le grand tour classique, évitant le Massif central ; donc Toulouse, Bordeaux, Poitiers, Tours, Blois, Orléans, Paris, Bourges, Dijon, Besançon, Montbéliard, Bâle.

Dans le cadre de cette ville (Bâle), Félix transite, toujours en 1557, au travers des rites de passage habituels ; la thèse d'abord ; le mariage, ensuite ; l'achat du cheval enfin, équivalent de ce que serait l'achat d'une automobile, de nos jours, pour une jeune médecin qui s'installe. Puis les promotions s'accumulent, médecin de ville (le titre existait pour les cités allemandes, *Stadtarzt*), professeur à l'Université (de médecine), enfin doyen, recteur... Félix devient certainement l'un des grands personnages et l'une des grosses fortunes de la ville.

Grosse fortune accumulée comment ? Par des prêts, semble-t-il ? Une forme d'usure ? Ce n'est pas très clair ! Honnête fortune ? Peut-être bien... Félix en tout cas est un homme de haute culture : Montaigne l'a croisé, l'a rencontré même lors de son voyage en Suisse et en Italie, au temps d'Henri III ; et l'écrivain de Bordeaux, a conservé l'impression d'un certain œcuménisme à Bâle, au cours de la dernière génération du XVI^e siècle : œcuménisme qui réunit des protestants durs, des protestants mous et même des « protestants » qui sont en fait des catholiques plus ou moins sous-marins. Félix lui-même, à titre personnel, et c'est du reste l'une des raisons de son succès a conservé, quoique protestant convaincu, après 1557, d'excellentes relations avec les catholiques de la campagne qui environne Bâle, notamment avec les abbesses et les couvents de religieuses ; il y est fort bien reçu et il en devient le médecin attiré.

Félix est aussi, notons-le, un grand collectionneur... (herbier, zoo, squelettes, etc.). C'est un savant ; il publie beaucoup, notamment des *Observationes* (médicales) qui présentent aujourd'hui encore un certain intérêt. Il a fait diverses découvertes dont l'une au moins fut importante : elle attira l'attention de Képler ; elle concerne les problèmes de l'anatomie et de la physiologie de l'œil (vision rétinienne).

Enfin Félix a fait montre de beaucoup de dévouement lors des grandes pestes qui affectèrent la ville, dont il était effectivement, officiellement le médecin, *Stadtarzt* ; il a en particulier laissé un compte-rendu massif de la

peste bâloise du début du XVII^e siècle, avec un état précis des milliers de morts qu'elle provoqua, compte-rendu qui reste un modèle du genre. Il a certainement pris des risques en cette occasion.

*

**

Un souci, pour Félix : il n'a pas d'enfant. Son épouse, Madlen, va s'identifier pour ce motif aux femmes pieuses et stériles de l'Ancien Testament, notamment Sara, conjointe d'Abraham ; Madlen fera à diverses reprises avec son mari, des visites aux eaux thermales de la Suisse du Sud, dans le Valais, afin d'obtenir une fécondité qui se fait attendre.

*

**

Incidemment cette femme, M^{me} Félix Platter (Madlen) est la fille d'un chirurgien de Bâle, de niveau social supérieur à celui de la pauvre famille Platter originelle ; mais inférieur à la situation hiérarchique des médecins de Bâle, qu'ils soient ou non professeurs à l'Université. Dans le cadre de ce mariage, Félix Platter a uni en sa propre personne, et en sa nouvelle famille :

1) la *médecine* qu'il a apprise à Montpellier et pour laquelle il avait une véritable dévotion d'enfance, puisque son père, près de Montbéliard, aurait voulu être médecin ; mais par suite d'une position sociale trop basse au départ, Thomas père n'avait pu obtenir, ultérieurement, qu'un poste d'imprimeur, puis de professeur.

2) la *pharmacie* que Félix a apprise à Montpellier, de 1552 à 1557 ; c'est en effet une spécialité de cette ville, spécialité qui illustrera bientôt le célèbre conflit de l'*antimoine*. Les pharmacopées de Montpellier, par ailleurs, ne seront pas bien considérées par la Faculté de Médecine de Paris qui les tiendra littéralement pour simples crottes de souris.

3) la *chirurgie* que Félix a reçue à la fois de son père (grand amateur d'anatomie) et de son beau-père, chirurgien de son état, et praticien compétent auprès duquel il s'est formé. Le XVI^e siècle découvre non seulement des continents nouveaux, mais aussi, autre percée conceptuelle, l'intérieur du corps humain, par les dissections, vésaliennes et autres.

Médecine, pharmacie, chirurgie, ce n'est plus seulement dichotomie, c'est trichotomie ! Et quant à la fille de chirurgien qu'il a épousée et qui n'eut pas d'enfants, cette stérilité lui fut, dans une vie par ailleurs fort heureuse, une souffrance ; en tous cas un échec.

Or, à 70 ans bien sonnés, le père de Félix, le vieux Thomas étant devenu veuf se re-marie, avec une personne à laquelle, toujours vigoureux, il va faire cinq ou six enfants pendant la décennie 1570. Un certain nombre parmi ces

enfants meurent comme il arrive souvent à l'époque, mais parmi eux un fils au moins va surnager. C'est Thomas II Platter, né en 1574 ; il se trouve être le troisième Platter après Thomas I^{er} et Félix. On est donc en présence, en première analyse, d'un père (Thomas premier le vieux) et de deux fils, Félix et Thomas le jeune. Mais en réalité, entre ces deux fils, il y a 38 années de distance, disons en termes de dates de naissance, de 1536 à 1574. Du point de vue générationnel, il faudrait plutôt parler d'un père, d'un fils et d'un petit-fils, trois générations qui couvrent en fait toute la période cruciale de la Renaissance, de la Réforme et du Baroque depuis 1499 (naissance de Thomas senior) à 1628, mort de Thomas junior ; après la mort de Félix lui-même en 1614.

Félix a du reste très tôt traité Thomas junior comme son fils ; il a suivi ce faisant, le canevas chronologique des générations « réelles », et non pas celui de la généalogie. Dès les années 1580 Félix bientôt quinquagénaire veille à l'éducation de Thomas junior, puis s'occupe à ses propres frais, de l'envoyer à son tour, comme étudiant en médecine à Montpellier. Avec l'idée bien sûr, outre l'affection qu'il lui porte, de s'assurer ainsi un successeur au Professorat d'Université, but sociologique qui sera effectivement atteint par les intéressés. On sera en présence d'une dynastie typique de l'Ancien Régime, dynastie de médecins ; comme les Bach et les Bernouilli seront dynasties de compositeurs ou de mathématiciens.

L'arrivée des Platter, en tant que mémorialistes dans le champ de nos enquêtes est évidemment une bénédiction pour l'historien puisque aussi bien ces trois hommes, Thomas le vieux, Félix, et Thomas le jeune ont chacun respectivement écrit leur mémoires, rédigé leurs souvenirs.

Dans cette perspective, Thomas Platter junior est en mesure de prendre le relais. Il devient lui aussi étudiant à Montpellier de 1595 à 1599, juste après les guerres de religion, au temps d'Henri IV ; de même que Félix, au milieu du XVI^e siècle, l'avait été à l'époque d'Henri II. Le témoignage des deux hommes est donc irremplaçable quant au système des études médicales sous les derniers Valois et le premier Bourbon. Et puis par ailleurs, Thomas junior voyage : en Languedoc, en Provence... Ajoutons qu'il a même exercé la médecine pour se faire la main dans une bourgade méridionale en attendant le proche retour à Bâle. Ses voyages en Occident d'autre part furent assez différents de ceux de son père, et de son frère aîné. Thomas senior n'avait connu dans ses excursions pédestres que le monde germanique, au sens le plus large de cette expression, il est vrai. Depuis Breslau jusqu'à Strasbourg et jusqu'au Valais oriental, à quoi on peut ajouter à la rigueur quelques morceaux de la Pologne voire de la Hongrie, et du Jura romanophone (Porrentruy). Félix Platter par contre avait complété son assez vaste connaissance du monde germanique, elle-même limitée principalement à la Suisse, à l'Alsace et à la Forêt noire, il l'avait largement complétée, disions-nous, par

un vaste excursus en France : vallée du Rhône, Languedoc, vallée de la Garonne, seuil du Poitou, vallée de la Loire, et puis Seine-Sud, pays de la Saône ; et retour à Bâle. Mais enfin, en dehors de la zone d'oc et de la zone d'oïl, les connaissances européennes de Félix, quoique vastes, n'étaient pas tout à fait exhaustives. Au contraire, Thomas Platter deux dispose de nettement plus d'argent que n'en détenait son frère quand celui-ci était âgé de 16 à 20 ans ; il bénéficie manifestement de vastes subventions de la part de ce même frère Félix, devenu entre temps quinquagénaire et plus ou moins richissime ; Thomas Platter deux va donc pouvoir s'offrir le luxe de plusieurs voyages, bien davantage que n'avait fait Félix en son temps : dans ces conditions, il va explorer le royaume de France beaucoup plus complètement, ne se limitant point au grand tour, mais voyant des régions et villes françaises bien plus nombreuses du Nord au Sud, pratiquement de Dunkerque à Perpignan — non encore françaises ces deux-là. Il va également, si je puis dire, écorner les pays voisins, visitant l'Espagne ou du moins la Catalogne voisine, le monastère de Montserrat, etc. connaissant en ce pays du reste et en ce seul pays la peur de l'Inquisition que lui, protestant de Bâle, n'avait nullement éprouvée et pour cause dans la France d'Henri IV, pas davantage que Félix dans le royaume d'Henri II. Outre ces « sœurs latines », Thomas Platter junior a également contemplé le Sud-Est de l'Angleterre ; il a même assisté à une représentation du *Jules César* de Shakespeare, à Londres sans rien y comprendre, par ignorance de l'anglais ; puis il a vu assez longuement ce que nous appelons aujourd'hui la Belgique, enfin la Lorraine et l'actuel Est de la France. Donc une expérience très vaste, mais qui dans ses récits de voyage se traduit plutôt sur le mode du Guide bleu et du Beadeker, au reste souvent excellents ; mais pas toujours de première main. Thomas junior se situe rarement sur le mode paradoxal de « l'intimisme extraverti » qui fait tout le charme du récit de son frère aîné Félix. Quoiqu'il en soit, le texte de ce Thomas deux est une source précieuse d'information sur l'Europe occidentale au début des belles années de la seconde partie du règne d'Henri IV (1595-1600).

Où chercher dans cette conjoncture le sens et le contenu de l'aventure des trois Platter ? Avec eux on dépasse le cadre trop étroit de la biographie, si utile soit-elle puisque une biographie c'est éventuellement un monde ou une époque vu à travers un homme. On passe quasiment à la prosopographie (= faisceau de biographies). Quelle est la portée de cet ensemble (familial) de biographies lignagères ? La leçon, me semble-t-il, est triple ; elle concerne :

- 1) la Renaissance et la Réforme,
- 2) l'Europe et spécialement le rapport franco-allemand ou franco-alsacien,
- 3) l'ascension sociale.

La montée sociologique en trois « générations » est évidente ; de petit mendiant à médecin des princes. En fait deux générations seulement : Félix est le fils aîné de Thomas senior ; et Thomas deux à son tour, est le fils ultracadet de ce même Thomas devenu vieux ; il n'occupe que « fonctionnellement » la position de petit-fils. Mais disons encore « en deux générations » pour un autre motif : c'est que l'ascension sociale « verticalissime » en l'occurrence, celle d'un oiseau sorti d'une roche de montagne (telles sont en effet les armoiries des Platter), cette ascension s'est effectuée par l'essentiel de père en fils, par les soins de deux individus très brillants Thomas senior et Félix ; le troisième Platter n'est pas bête ; il est même tout sauf bête ; mais il n'a pas le charme de ses deux prédécesseurs ; il se borne à consolider en les améliorant un peu (à peine), les résultats obtenus par le père et par le frère aîné. Il occupe la chaire médicale de Félix, publie peu, publie moins que son frère aîné, publie surtout les œuvres posthumes de ce frère. Par la suite trois autres générations encore de fils, petit-fils, arrière-petit-gendre feront encore exactement le même trajet sans plus, occupant généralement la même chaire médicale de Bâle, la première chaire de la Faculté de médecine locale, après avoir effectué au préalable, eux aussi, leurs études médicales à Montpellier mais sans laisser de Souvenirs publiés ou inédits. La famille Platter somme toute plafonnera désormais honorablement, sans plus ; ce palier continuant jusqu'au début du XVIII^e siècle, avec l'extinction du lignage en ligne masculine, porteuse jusqu'alors du nom de famille des Platter.

2) L'autobiographie des Platter, des « trois Suisses » est aussi un bon témoignage sur la Renaissance et la Réforme. Au départ un petit garçon illettré, « médiéval » si l'on veut, accède, devenu jeune homme, à la culture renaissante ; latin, grec, hébreu ; et simultanément à la Réforme protestante d'abord iconoclaste et zwinglienne, puis ocolampadienne (Bâle). Les deux fils de ce « garçon » resteront fidèles à la même orientation culturelle et religieuse ; ils mettront quand même un peu d'eau dans le vin trop généreux de la Réformation post-luthérienne de leur père.

3) Enfin ces triples Mémoires intéressent, je le répète, l'Europe et d'abord le rapport franco-allemand, puisque aussi bien les Suisses alémaniques du Valais, de Zurich et de Bâle se prennent eux aussi pour des Allemands, *Teutschen* comme ils disent ; rapport franco-alémanique ; puis avec Thomas junior, relation anglo-germano-latine.

Qu'en est-il des Textes eux-mêmes ? Félix, le premier, a incité son père à dicter ses souvenirs en quelques semaines alors que le Vieux était déjà septuagénaire ; puis le même Félix qui avait pris des notes assez nombreuses et abondantes notamment lors de son séjour à Montpellier, entre 1552 et 1557, le même Félix, donc, a ensuite incité son frère cadet, Thomas junior, alors âgé d'une vingtaine d'années ou un peu plus, à rédiger ses propres souvenirs, et cela en utilisant les notes journalières que ledit Thomas deux

avait prises au préalable. Souvenirs qui s'étendent uniquement, quoique très détaillées ou parce que très détaillées, sur les années voyageuses du second Thomas, de 1595 à 1600.

Enfin paradoxalement c'est Félix qui rédige le dernier alors qu'il était numéro deux et non pas numéro trois dans la lignée familiale descendante, par rangs d'âge. Ces trois séries de textes ont ensuite connu plusieurs publications à partir du XIX^e siècle surtout ; et beaucoup de traductions généralement partielles en diverses langues européennes au titre de l'histoire de la médecine, de l'histoire de l'éducation, de l'histoire des voyages. Des traductions françaises furent publiées dans la seconde moitié du XIX^e siècle ; elles étaient l'œuvre par exemple de fonctionnaires « hexagonaux » venus d'Alsace et donc capables de déchiffrer le dialecte plus ou moins bâlois de ces textes platteriens, proche de l'alsacien ; ces fonctionnaires étaient en poste dans le Midi de la France et donc comprenaient l'intérêt de tels textes germaniques pour l'histoire occitane et méridionale de la France.

Ce sont encore ces traductions, méritoires certes, mais démodées, partielles, et souvent inexactes qu'on utilise aujourd'hui à Paris comme à Montpellier ; alors qu'existent maintenant des éditions scientifiques à Bâle à partir des textes exacts, en dialecte « suisse-deutsch », avec notes explicatives. Ces textes originaux ont donc fait, répétons-le, l'objet de notre cours de 1993-1994 au Collège de France.

E.L.R.L.